L'ABEILLE.

IMPRIMÉ PAR P. DELAUP.

NOUVELLE-ORLEANS:
Jeudi, 6 *Août* 1829.

INTERIEUR.

Nouvelle-Orléans, 6 *Aout.*

☞ Un correspondant du *Courrier*, nous a reproché hier d'avoir "oublié ou négligé" un fait important, dans notre article du 4 courant, sur la sortie de Tampico du cap. Marchand, commandant la goëlette Eclipse récemment arrivée dans ce port. "Notre réponse est facile : il est vrai qu'on nous avait dit que l'*Eclipse* avait été poursuivie par une frégate ; mais tous les détails que nous avons donnés, nous les tenions de la bouche même du cap. Marchand, qui ne nous a nullement parlé du fait dont s'occupe le correspondant du *Courrier* ; cette considération seule nous engagea à ne point jeter à la tête du public une nouvelle dont nous avions quelque raison de douter ; et nous résolûmes d'en attendre la confirmation avant d'en parler, parcequ'elle est d'un haut intérêt pour le commerce et qu'il serait au moins inutile de jeter l'alarme dans l'esprit de nos négocians, à propos d'un rapport vague. Toutefois, si le fait est vrai, le cap. Marchand sentira la nécessité de fixer l'opinion publique ; de grands intérêts pourraient se trouver compromis, et un mot de sa bouche empecherait le mal.

Quant à la "*négligence*" que l'on nous reproche, nous dirons seulement que nos opinions dans la dispute entre les républiques américaines et l'Espagne sont connues ; et que ce n'est pas nous qui *négligerons* jamais de répandre les faits qui pourraient contribuer à éveiller de nouveaux sentimens généreux en faveur de la cause de la liberté des peuples americains.

☞ Nous avons reçu par les deux malles de la Mobile, arrivées hier matin, de journaux de New-York dont les dates vont jusqu'au 14 du mois dernier. Il n'y était point arrivé de navire d'Europe depuis le *Corinthian*. Ces journaux sont en conséquence sans nouvelles. Le seul article important que nous y avons trouvé, est la prise d'une flotille buénos-ayrienne par les forces maritimes françaises stationnées dans les mers du Sud, par suite des insultes faites au consul français, qui avait protesté contre le droit que s'arroge ce gouvernement de faire prendre les armes aux sujets français.

LA COUR EN VOYAGE !

New-York, 11 *Juillet.*

Par les nouvelles reçues ce matin, nous apprenons que le 8 du courant le Président des Etats-Unis est parti d'Alexandria pour Norfolk sur le bateau à-vapeur Potomac. Il est accompagné du Secrétaire de la marine, du Secrétaire de la guerre avec sa dame, du Maitre de Poste Général avec sa dame, des généraux Macomb et Bernard, du major Donaldson avec sa dame et Mlle. Eaton, des commodores Rodgers et Warrington, et de plusieurs autres officiers de l'armée de terre et de mer.—*(Ev. Post.)*

On assure, nous ignorons d'après quelle autorité, que M. McLane, notre nouveau ministre en Angleterre, a des instructions pour négocier avec le ministere britannique, concernant le Tarif de 1828. C'est-à-dire, d'après ce que nous comprenons, qu'il est autorisé à avancer que le taux des droits sera essentiellement modifié, si la Grande Bretagne veut admettre, moyennant un droit raisonnable, les grains et la farine des Etats Unis—*(U. S. Gaz.)*

EXTERIEUR.

BUENOS AYRES.

Le sloop de guerre des E. U. *Boston*, cap. Hoffman, est arrivé hier de Buénos Ayres et Montevideo : il a quitté la première ville le 18 Mai, et la 2de. le 3 Juin. La *Gazette* de N. Y. du 13 Juillet contient un sommaire des nouvelles recueillies verbalement à bord de ce navire ; en voici la substance :—

Au dernières dates de Buénos-Ayres, cette ville était au pouvoir de l'armée des Provinces (commandée par López, le gouverneur de Santa-Fe), à l'exception de la grande place *de Victoria* et la Citadelle, qui se rendraient bientôt, à ce que l'on pensait. Lavalle était toujours dans la ville et y déployait beaucoup d'activité. Le parti de Lavalle est appelé *le parti des Unitaires* et est en faveur d'un gouvernement consolidé, dont Buénos-Ayres serait la capitale, tandis que l'autre parti, auquel appartient l'armée des Provinces, veut le rétablissement des "Provinces de la Plata." L'amiral Brown s'est démis de la place de Gouverneur de la Province, et on parlait d'une expédition qu'il devait faire contre Santa-Fe, mais dont le projet a été abandonné. Lavalle avait soumis la presse à de sévères restrictions, et ne permettait que la publication des rapports exagérés des succès de son parti.

Le consul français, M. Mandeville, en conséquence de quelques insultes faites au pavillon français, a demandé ses passeports qui lui ont été accordés, et le 6 Mai il a quitté la ville et s'est rendu à Montevideo sur la *Galatea*. Les canots de l'escadre française qui se trouve dans ces parages, ont attaqué par ordre de l'Amiral, l'escadre buénosayrienne, qui consiste en quatre bricks et plusieurs bateaux armés, et s'en est emparé, à la seule exception de l'un des bricks qui a été incendié.

Nous avons vu les journaux de Montevideo jusqu'au 27 Mai : ils ne contiennent rien d'important.

FRANCE.

Paris, 7 *Mai.*

Le cabinet anglais est plus que jamais l'objet d'une surveillance inquiete et défiante de la part de la Russie. Outre son ambassadeur, M. de Lieven, et son envoyé extraordinaire, M. de Matuchewitz, cette puissance entretient à Londres, à Bruxelles et à Paris un grand nombre d'agens subalternes chargés d'épier la politique et la diplomatie anglaises, de donner avis de leurs découvertes, soit à la cour de Pétersbourg, soit aux diverses légations russes. On croit que c'est à la suite des révélations d'un de ces agens que le prince de Lieven a provoqué les explications, dont nous avons parlé, touchant les enrôlemens d'officiers anglais pour le compte de la Turquie, et les sommes expédiées à Constantinople par l'entremise de la maison Rothschild de Londres. Malgré l'incrédulité affectée du *Courrier* anglais, il est certain que l'ambassadeur russe n'a pas eu moins de quatre conférences avec le comte d'Aberdeen et le duc de Wellington, et que sans s'arrêter aux réponses évasives des deux ministres, il a tenu les faits pour éclaircis et en a instruit sa cour.

Depuis ce moment les investigations de la petite diplomatie russe redoublent d'activité, ainsi que les correspondances et les expéditions de notes confidentielles. Le gouvernement de Londres cherche à donner le change à la Russie : il parle de réduire son état militaire, il en parle comme d'une conséquence de l'émancipation et du rétablissement de la paix publique et de l'ordre en Irlande ; les ministres prennent à tâche dans leurs communications verbales et confidentielles de se montrer animés d'un esprit de paix et de conciliation. L'apparente immobilité de leur politique a pu endormir quelque tems la vigilance de l'ambassadeur et encourager dans le jeune comte de Matuchewitz le goût des distractions auxquels il paraît se livrer plus qu'il ne convient à la gravité du caractere public dont il est revêtu. Mais on assure que de récentes découvertes l'ont remis en éveil ; il vient d'apprendre, dit on, que le gouvernement anglais s'occupe de remplir et de compléter les cadres de l'armée de terre, et surtout d'augmenter sa force maritime, et que tous ces préparatifs datent surtout de l'adoption du bill catholique ; il est persuadé que l'Angleterre se dispose à frapper de grands coups d'accord avec l'Autriche. Ainsi les griefs s'accumulent, et ne vont pas tarder peut-être à donner lieu à de grands débats entre les deux cabinets.

COMMERCIAL.

Extrait d'une lettre adressée à un négociant de Philadelphie, en date de *St. Yago de Cube*, 20 *Juin* 1829.

" Nous n'avons pas un seul baril de farine américaine sur la place, à vendre. Nous en avons acheté une cargaison, par commission, il y a quelques jours, pour expédier à une maison de Kingston (Jamaïque), à raison de $9 50. Nos avis de cette ville sont du 26 Mai ; la farine valait $13. 50, et il n'y en avait que pour la consommation de deux semaines."

☞ Nous avons reçu de notre correspondant, le prix-courant du Port-au Prince du 21 Juin : les cotes sont les mêmes que celles du 14, que nous avons publiées Samedi.

FEUILLETON.

Nouvelle-Orléans, 6 *Juin.*

Il paraît qu'un grand nombre de nègres marrons se cachent dans le faubourg St. Marie ; une négresse, qui a été prise, a fait connaitre à la police que ces bandits se rassemblent régulièrement dans un endroit pour jouer, et qu'il y a tel *parieur* qui ne met pas moins de *cinquante piastres* à jeu !! sans avoir obtenu une licence ! ah ! c'est trop fort.

— Un individu qui voulait mettre le feu à la maison qu'il occupait, a été arrêté hier.

LE GENERAL GUERRERO.

Simple pâtre, ou plutôt valet de fermier, dans sa jeunesse, il gardait les troupeaux de bêtes à cornes aux environs de Mexico. C'est dans les vastes plaines de ces contrées, qu'encore enfant il s'exerçait sur les chevaux qu'il avait domptés, à poursuivre, le lacet en main, les bœufs sauvages les plus redoutables. Son intrépidité et son adresse à cette chasse périlleuse l'avaient fait distinguer déjà ; et lorsque la guerre de l'indépendance appela tous les Indiens sous les armes, il fut designé comme un des plus intelligens et des plus braves. Son courage et les guerres intestines de son pays ont fait le reste. Guerrero ne sait pas lire ; (†) mais doué d'une pénétration et d'un jugement qui réparent, autant que possible, son manque total d'éducation il parle avec cette eloquence et cet entraînement que le peuple aime à retrouver dans les chefs qui sortent de son sein. Un officier français (*) qui a servi dans l'artillerie, l'accompagne presque toujours et passe pour lui prêter les secours d'une instruction solide, et nécessaire aux details de l'administration.

Guerrero est maintenant âgé de 46 à 48 ans. Sa stature est haute, (§) sa physionomie grave et imposante. C'est, en un mot, un de ces beaux Indiens qui portent sur leurs traits bronzés cette expression mobile des passions les plus violentes. Prodigue de sa vie dans les momens décisifs, il l'expose rarement en soldat dans les circonstances ordinaires. Pendant la guerre contre les Espagnols on le vit cependant accepter, à la tête de sa petite armée, le combat que lui proposa le général ennemi. Blessé d'abord en présence des deux partis par un coup de lance qui lui entrouvrit le côté, il conserva assez de force pour tuer d'un coup de pistolet son adversaire le général Spitacio. Sa bravoure personnelle et des actions de cette nature l'ont rendu le chef le plus populaire des naturels du Mexique.

(Journal du Commerce de Paris.)

(†) Cette assertion, comme la plupart de celles que recueillent les journaux français sur les nouvelles républiques du midi de notre continent, est sans fondement : s'il a été une époque où Guerrero *ne savait pas lire*, depuis longtems cette connaissance et beaucoup d'autres non moins utiles, lui sont très-familières.

(*) Cet officier, que nous croyons être M. P. Lissaute, de Pau, victime de la tyrannie du ministre Pédraza, était dernièrement en exil dans cette ville. Il est retourné au Mexique au commencement de la présidence de Guerrero. M. Lissaute, dont les talens sont encore audessus des éloges que lui donne ici le *Journal du Commerce*, est plus intimement lié avec Don Lorenzo de Zavala actuellement ministre des finances.

(§) C'est encore une erreur : le général Guerrero est d'une taille audessous de la moyenne.

ESQUISSES DE LA CHAMBRE DES DEPUTES.

M. le général Lafayette.

Voici un nom célèbre et vénéré dans les deux mondes, un nom qui fait honneur à la France et qui rappelle les plus nobles souvenirs de gloire et d'indépendance. La Chambre des Députés doit etre fière de compter parmi ses membres un homme d'un aussi beau caractère que M. le général Lafayette, et c'est pour nous une bonne fortune que d'avoir à parler de lui.

La carrière de l'honorable député a commencé de bonne heure. A vingt ans, il s'arrachait des bras de sa jeune épouse pour voler au secours de l'indépendance américaine, seul, en dépit de l'opposition de la cour, sur un vaisseau fretté à ses frais, apportant aux insurgés l'espérance et des armes. Le gouvernement anglais, qui l'attendait en chemin, lui réservait, dit-on, de cruelles épreuves : il eut le bonheur d'y échapper, et témoigna plus tard, dans les cachots d'Olmutz, qu'il aurait su les braver. Il servit d'abord comme simple volontaire, revint en France chercher de nouveaux secours, les ramena et obtint l'honneur d'un commandement dans l'armée américaine. L'histoire a déja dit par quels faits d'armes il se signala dans cette campagne mémorable, et mérita l'amitié de Washington. Il y avait sacrifié, de plus, la majeure partie de sa fortune, précieuse avance qui devait être acquittée, après un demi-siècle, par les bénédictions de dix millions d'hommes libres !

Quand la révolution française éclâta, le général Lafayette en fut l'un des plus honorables défenseurs. La France lui doit l'introduction du dogme sacré des droits de l'homme, qui triomphe aujourd'hui dans nos lois, et qu'il avait rapporté d'Amerique. On le vit toujours opposé aux excès populaires autant qu'aux intrigues de cour. Le lendemain du 6 Octobre, il arrachait les gardes-du-corps à la fureur du peuple, dans les avenues de Versailles ; après le 20 Juin, il protestait contre les outrages prodigués à la famille royale. Jamais son épée n'est sortie du fourreau que pour la défense des opprimés ; jamais sa voix ne s'est élevée qu'en faveur des intérêts de l'humanité. A Olmutz, où sa fille le suivit, la sérénité de son ame ne s'est pas un instant démentie ; et l'on dit que, sous les verroux autrichiens, il partageait son tems entre les soins qu'il donnait à cette fille chérie et la lecture de l'Encyclopédie, seul ouvrage que ses geoliers aient consenti a lui permettre, après bien des refus. Les agaceries de Bonaparte l'ont trouvé inflexible ; la restauration l'a revu calme et paisible, comme elle l'avait laissé.

Depuis lors, appelé à la représentation nationale dans des circonstances difficiles, l'honorable député s'est montré constamment digne de lui-même. S'il allait en parlementaire au camp des ennemis, après l'invasion de 1815, c'était pour stipuler en faveur des libertés nationales ; si depuis il est monté à la tribune, toujours il y a défendu les droits du peuple avec franchise, mesure et fermeté ; éloquent à force de simplicité, et surtout à cause du poids que ses antécédens et son caractère donnent à ses paroles. Il vivait retiré, pendant la belle saison, dans sa maison de campagne à Lagrange, dont il administre encore aujourd'hui les fermes avec un ordre et une intelligence admirables, présidant aux moindres détails, améliorant ses terres, perfectionnant ses troupeaux et réglant sa dépense avec une modestie qui n'exclut jamais la libéralité. Une foule d'étrangers de distinction sont venus le visiter dans son château, dont il a fait disparaître tout ce qui rappelait des souvenirs de féodalité. L'illustre Fox a planté le lierre qui en couvre une des tours principales, dans laquelle plus d'un proscrit a trouvé asile aux jours de la persécution. C'est là qu'au sein d'une famille très-nombreuse, M. de Lafayette rappelle avec un charme inexprimable ce que l'histoire et la poésie nous racontent des anciens patriarches. Tels Franklin et Washington, ses illustres amis, finissaient leurs jours glorieux *à l'ombre de leur vigne et de leur figuier.*

Mais de nouvelles sensations, de plus ineffables jouissances attendaient M. de Lafayette, et devaient le mettre, en quelque sorte, lui vivant, en présence de la postérité. Ce peuple qu'il avait affranchi venait de grandir : le volontaire avait laissé aux Etats-Unis trois millions d'hommes ; il allait en revoir dix millions qui lui tendaient les bras. Washington et Franklin n'étaient plus ; lui seul restait de ces nobles débris : l'Amérique voulait le voir ; les pères voulaient le montrer à leurs enfans. Une frégate aux couleurs de l'indépendance vint le chercher sur nos rivages, et tandis que sur la rive opposée un monde tout entier lui préparait des fêtes et des embrassemens, quelques misérables commissaires de police étouffaient sur les bords de la Seine Inférieure les derniers adieux du peuple Français. Enfin, il a revu la terre de ses premiers exploits ; il a été salué du titre honorable et gracieux d'*hôte de la nation.* Ces remparts pour lesquels il a combattu retentissent de mille cris d'allégresse ; les vaisseaux sont pavoisés comme aux plus beaux jours de fête ; et pendant que les magistrats du peuple libre saluent avec respect M. de Lafayette, les jeunes filles sèment des fleurs sur ses pas et le couronnent citoyen des deux mondes !

Qui nous dira ce qu'a dû éprouver ce voyageur illustre, en s'asseyant, après plus de quarante ans, sous un dais rayonnant des trophées de l'indépendance américaine ! et lorsqu'il a revu ces déserts devenus méconnaissables à force de villes, de villages et de fermes joyeuses ! Ici, un invalide d'York Town lui rappelait quelques faits d'armes ; ailleurs, un chapelier refusait de son fils le prix d'un chapeau, en lui disant : "Votre père l'a payé du prix de son sang, il y a quarante ans." Plus loin, une députation de sauvages accourait au-devant de lui, promettant de se convertir à la civilisation d'un peuple fidèle à la mémoire du cœur. De toutes parts enfin des hommages sincères, ardens, spontanés accueillaient le vieil ami de Washington. Pour moi, chétif, j'en serais mort de joie. M. de Lafayette, modeste et simple dans la bonne fortune comme il avait été inébranlable dans la mauvaise, répondait avec une grâce parfaite à tous les complimens, en français dans la Louisiane, en anglais dans les autres Etats.

A une autre époque, par une faveur sans exemple dans les annales diplomatiques, le congrès avait décidé que les ministres plénipotentiaires de la république auprès des puissances communiqueraient à l'honorable général, lorsqu'il le désirerait, tout ce qui serait relatif à la situation des affaires publiques des Etats Unis. Enfin, il n'est aucun témoignage de gratitude et de respect dont il n'ait été comblé. Au milieu de tous ces triomphes, M. le général Lafayette s'est toujours montré aussi modeste, aussi calme que par le passé. Jamais il n'a manqué de se rendre à son poste de député, toujours exact aux séances, en costume, et attentif à la discussion. Les étrangers qui sont admis aux tribunes de la Chambre demandent tout d'abord où siège M. de Lafayette, qui se fait reconnaître à sa haute stature et à sa démarche inégale, suite d'un accident qui faillit lui coûter la vie. La bonté de son caractère est extrême ; nul n'accueille la jeunesse avec plus de bienveillance, et l'on peut dire, d'amitié. Voilà nos hommes, en un mot, voilà les citoyens que le parti national peut montrer avec un égal orgueil à ses amis et à ses ennemis !

(Jour. de Paris.)

☞ Le morceau qui suit est extrait des *Chroniques de France*, par Mme. Tastu, ouvrage nouveau publié à Paris en Mai dernier :

NAPOLEON SUR LE BELLEROPHON.

Adieu ! de ce moment tu n'es plus qu'à l'histoire !
Tu ne fouleras plus cette terre de gloire,
Cette arène sonore où résonnait tes pas !
Tu ne dois plus revoir le doux sol de la France ;
Désormais, quelque jours minés par la souffrance,
L'exil, puis le trépas.

Voilà tout l'avenir ; mais le passé te reste !
Même l'éclat soudain d'un revers si funeste,
De ton destin peut-être est un dernier effort ;
La fortune, long-tems à te suivre asservie,
N'a de faveur, après une semblable vie,
Qu'une semblable mort !

Sans doute un tel présent sourit à ta grande âme,
Que ne saurraient dompter cette impuissante trame
Et ces indignes fers :
Plutôt que t'éclipser dans une paix obscure,
Mieux vaut fixer encor sur ta lente torture
Les yeux de l'univers !

Dans cet éloignement, il semble qu'avant l'âge
Ton histoire vivante ait subi le passage
Du tems et du cercueil ?
Déjà les passions ne sont plus qu'un bruit vague,
Qui vient en murmurant mourir comme la vague
Au pied de ton écueil.

C'est aux malheurs communs que la plainte est commune ;
Un grand cœur sent le prix d'une grande infortune :
A ta carrière encor manquait l'adversité !
Par elle, mesurant toute ta destinée,
Tu sauras à ton nom quelle place est donnée
Dans la postérité.

Même avant que le tems ait refroidi ta cendre,
On parlera de toi comme on fait d'Alexandre.
Ta vie apparaîtra comme un rêve à nos yeux ;
Et d'un passé si proche éveillant la mémoire,
A peine les témoins eux même en pourront croire
Le drame merveilleux.

Tu laisses aujourd'hui ce théâtre du monde,
Qu'emplissait de ta voix l'émotion profonde,
D'intérêt dépourvu ;
Et tandis qu'à nos fils la scène abâtardie
Offre du grand acteur la vaine parodie,
Nous disons : Je l'ai vu !

Oui, je l'ai vu. J'ai vu cette tête sublime,
Qui se pouvait passer de l'éclat légitime
Du bandeau souverain :
Ce regard, dont l'éclat inspirait tant de crainte,
Ces traits puissans, formés pour laisser leur empreinte
Sur le marbre et l'airin.

Je l'ai vu, de l'état maître suprême,
Sans doute méditant tout bas le diadème,
Mais de nom, cependant, simple consul encor ;
Sans parure, au milieu d'un somptueux cortége,
Il guidait un cheval superbe, aux crins de neige
Tresses de soie et d'or.

Je l'ai vu, quand bientôt, de pages entourée,
S'avança lentement la voiture dorée
Où siégeait l'empereur dans un faste éclatant :
La couronne en ce jour devenait sa conquête
Sans que la main du pape ait effleuré sa tête....
Il était là, pourtant !

Je l'ai vu, lorsque après une paix tutélaire
Ses cours retentissaient de ce cri populaire
Sans échos aujourd'hui,
Venir, le front découvert, aux fenêtres ouvertes,
Tandis que de huit rois les têtes découvertes
Se courbaient devant lui.

Je l'ai vu sous les coups d'un destin moins prospère ;
On lisait les soucis d'un époux et d'un père
Sur ce front triomphant !
Les citoyens armés l'entouraient en silence,
Et lui, près de partir, fait à leur vaillance
Sa femme et son enfant.

Je l'ai vu, dans les bras d'une foule pressée,
Par un nouveau prodige étonnant la pensée,
Reprendre un sceptre à peine échappé de main ;
Et des jours fabuleux réveillant les féeries,
Montrer qu'il n'est pour lui de l'Elbe aux Iseries
Que le tems du chemin.

Puis, lorsque sa puissance à jamais fut brisée
Lorsqu'il avait déja quitté pour l'Elysée
Le lit impérial et le palais des rois,
Couronne seulement de malheur et de gloire,
Je l'ai vu, calme et grand comme un jour de victoire.

Depuis, captif des rois dans une île lointaine,
De ses jours douloureux l'immortel capitaine
Vit s'user le flambeau ;
Mais pour clore une vie en merveilles féconde
Ses ennemis encore ont du reste du monde
Isolé son tombeau.

Au gré de ses geôliers, le fer, le plomb, la pierre
Sur ce roc à jamais ont scellé sa poussière,
Redoutable trésor ;
D'une garde eternelle ils entourent son ombre
Et peut-être ils ont peur que de sa couche sombre
Il ne se lève encor !

Marine.

PORT DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Expédiés hier.

Navire Constitution, Stone, Nantes, Capitaine Goel. Little Zoé, Pierce, Matagorda, J J. L
Goël. Virginia, Miller, Mobile, Capitaine
Goël. Express, Giraudel, Omoa, J Le Blanc

Entrés hier

Bateau-à-vapeur Walter Scott, de Louisville avec un chargement de porc, maïs, farine, cordages et toiles d'emballage a divers

Navire William Bakerr, Almies, en 89 jours de Liverpool, à Bowers, Osborn & Bowers, avec 5 colis à J & Merle & co ; 566 sacs sel aux consignataires.

Goël. Elizabeth, Mitchel, des Attakapas, avec du sucre.

Brick Nile, Lomadel, de la Havane, avec 30 sucre à J W Goucharie & co ; 25 do et divers articles à F Tio.

Navire Shepard, Blassel, de la Havane, lest—8 passagers.

Goël. Transport, Ayres, en 25 jour de Norfolk, avec du maïs et du foin à J Ogilvie & co.

Goël. Eclipse, Austin, de Rio Grande, avec des animaux.

En Rivière.

Navire Bolivar, Welsh, du Hâvre, ayant laissé dans ce port le navire Benjamin Morgan, arrivé trois jours avant lui.

MEMORANDA.

Expédié à New-York pour ce port, le 11 Juillet, navire Warten, Cresby.

Arrivés à New-York, brick Concord, Richardson, le 11 Juillet, ayant touché à St. Augustin pour faire de l'eau ; brick Eunice, Stevens, en 19 jours ; brick Washington, Dingley, en 14 jours ; brick Miller, Jackson, en 13 jours ; brick Regulator, Hubbs, en 14 jours ; navire Lotus, Watts ; tous de ce port.

Arrivés à Philadelphie, le 13 Juillet, navire Ohio, brick Carroll ; à Boston, le 9, brick Knox.

En charge à New-York pour ce port, navire Tennessee, fowler, partant le 16 Juillet ; Jo. Linton, Wibray, le 25.

THEATRE D'ORLEANS.

DIMANCHE, 9 AOUT 1829.

Seconde Représentation

DE DANSE DE CORDE.

LA Troupe de Danseurs du Grand Théâtre aura l'honneur de donner sa seconde représentation ce jour, et exécutera des Tours nouveaux et extraordinaires dont on trouvera les détails dans les petites affiches.

Les personnes qui désireront louer des loges pourront en retenir à compter de ce jour, aux prix suivans :

Loges de premières, de 4 places $4. 50
Loges des baignoires 3. 50

On commencera à 7 heures et demie. 4 aout

ATTENDU que j'ai reçu le 5e. jour d'Août 1829, un ordre de saisie de l'hon. J. Bermudez, juge associé de la Cour de Cité, dans la poursuite de A. Loze fermier contre P. Morison, j'ai saisi un Dray numéroté 716 ; je donne par le présent avis à tous ceux qui peuvent avoir quelque intérêt dans ledit dray, de comparaitre sous quinze jours, de la date du présent avis, pardevant ledit juge Bermudez, pour répondre à la demande du plaignant dans cette affaire.

LS. DAUNOY,
august 6 marsh

CANONNIERS ATTENTION.

Il y aura exercice au fusil tous les Jeudis après midi, à dater de ce jour, dans la cour de l'ancien Couvent, à commencer de 6 heures et demie. Et tous les jours à dater du 16 de ce mois.

6 août COHEN, serg. m

COUR DES PREUVES.—*Vente par le Receveur des Testamens.* Mardi, 25 Aout 1829, à midi, j'exposerai en vente à la bourse, pour le compte de la succession de feue Françoise Leclerc alias Raguet f. de c. l.

Un Lot de Terre, situé rue Bienville ; entre les rues Bourbon et Dauphine, ayant environ 60 pieds de face sur 60 de profondeur, borné d'un côté par la propriété de M. Le Blanc, et de l'autre par celle de M. Firmin, avec tous les édifices qui sont dessus.

Un Lot de Terre, situé rue Bienville, entre les rues Dauphine et Bourgogne, ayant 30 pieds de face sur 84 de profondeur plus ou moins, borné d'un côté par la propriété de J. B. Quinonez et de l'autre par celle de Marie Glapion, avec les édifices qui sont dessus. Aussi : La mulâtresse Aspasie, âgée de 11 ans.

Conditions—Les deux lots de terre payable un cinquième comptant, et le surplus en deux termes égaux, a neuf et dix-huit mois, en billets endossés à satisfaction avec hypothèque spéciale jusqu'à parfait paiement ; l'esclave payable comptant ; les billets seront divisés par coupons à la convenance des héritiers.

Par ordre de la Cour.

1er. aout. M. BLACHE, reg. des test.

Les actes de vente seront passés par devant M. Théodore Seghers, notaire public, aux frais des acquéreurs. F. CASTELNAU.

1er. aout. Exécuteur Testamentaire

SE VENDE AL MEJOR POSTOR,

El Bergantin americano EL MORO con todos sus pertrechos de guerra, muy velero, y construido en Philadelphia, actualmente amarrado entre las calles de St. Louis y Conti ; lista á tomar la mar en el momento, y sin ningun gasto. El Inventario se allará en casa del Sr. Francisco Alpuente, donde se puede tomar amplio conocimiento.

Nota. Si la venta no se efectua de aqui al 8 del corriente amistosamente, el mismo dia se pondrá aprecio en la Bolsa de Hewlett, por el Sr. Fco. Alpuente, comisionado para el efecto

6 de agosto